

Zeitschrift:	Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie = Swiss journal of sociology
Herausgeber:	Schweizerische Gesellschaft für Soziologie
Band:	9 (1983)
Heft:	1
Artikel:	Le cérémonial des présentations prolongées : récits de vie quotidienne et entretien non directif
Autor:	Lazega, Emanuel / Modak, Marianne
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-814187

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE CEREMONIAL DES PRESENTATIONS PROLONGEES

Récits de vie quotidienne
et entretien non directif) *

Emanuel Lazega & Marianne Modak

Département de sociologie et Institut universitaire d'études
du développement
Université de Genève, 1211 Genève 4

ZUSAMMENFASSUNG

Hier geht es um eine Interpretationsmethode von Lebensgeschichten: es wird vorgeschlagen, bei der Auswertung (der niedergeschriebenen Texte) den Kontext ihrer Konstruktion mit zu berücksichtigen. Dieser Kontext, dem die Soziologen – oft rein intuitiv – ein grosses Gewicht beimessen, wird durch bestimmte Eigenschaften des offenen Interviews definiert, das als eine Anzahl sprachlicher Interaktionen verstanden wird. Unsere Auswertung beginnt so mit der (selbstverständlich begrenzten) Rekonstruktion dieser Interaktionen zwischen Interviewer und Befragtem. Diese Rekonstruktion stützt sich auf Theorien und Methoden, die der pragmatischen Linguistik und ihrer Weiterentwicklung im Bereiche der Semantik entliehen sind (siehe dazu: O. Ducrot, *Les Mots du discours*, Paris, Minuit, 1980). Diese Rekonstruktion eröffnet auch ansatzweise die Möglichkeit, so "Gesprächsmodelle" (modèles interlocutoires) zu definieren, deren der Befragte sich bedient, um von sich selber zu reden. Diese Modelle legen die Identität der Teilnehmer fest. Sie liefern wertvolle Informationen über den Befragten und seine Art, mit der Situation des Interviews umzugehen, sowie über die von ihm vorgenommene Umgrenzung des "Sagbaren".

RESUME

Notre propos concerne une méthode d'interprétation des récits de vie : nous proposons une lecture (des textes transcrits) qui tient compte du contexte dans lequel s'est construit le récit. Ce contexte, auquel les sociologues – souvent de manière purement intuitive – donnent un grand poids, est défini par certains caractéristiques de l'entretien non directif, considéré comme un événement interlocutoire, comme un ensemble d'interactions langagières. Notre lecture commence donc par la reconstitution (évidemment limitée) des interactions entre enquêteur et personne interrogée. Cette reconstitution s'appuie sur des théories et des méthodes empruntées à la linguistique de l'énonciation et ses prolongements dans le domaine de la sémantique (voir à ce sujet, notamment : O. Ducrot, *Les Mots du discours*, Paris, Minuit, 1980). Cette reconstitution laisse aussi entrevoir la possibilité de définir des "modèles interlocutoires" auxquels la personne interrogée aura recours pour parler d'elle-même. Ces modèles peuvent être considérés comme "distributeurs d'identités" et fournir de précieuses indications sur la personne interrogée, sur sa façon de gérer la situation de l'entretien et sur les partages que cette gestion opère entre ce qu'elle peut dire ou ne pas dire.

* Cette étude s'inscrit dans le cadre d'une recherche plus vaste, menée à Genève par le Groupe universitaire genevois de recherche interdisciplinaire sur les personnes âgées (GUGRISPA) sous la direction du professeur Ch. Lalive d'Epinay.

La lecture et l'interprétation des "récits de vie", des "tranches de vie" ou des "récits de vie quotidienne" sont d'ordinaire soumises à l'exigence d'un recueil d'informations, de matériaux, de documents riches et consistants concernant un objet d'étude (carrières, structures de classes, classes d'âge, etc.) extérieur au récit lui-même. Or il n'est possible d'exiger une information de ces discours qu'en partant du principe que les textes "parlent" d'eux-mêmes: cette lecture et cette interprétation considèrent donc des récits de vie quotidienne comme des *témoignages*, sans tenir compte de ce qui les a suscités, ni de ce que l'on sait de la mythomanie du témoin. Cependant, en tant que témoignages, ces récits posent au lecteur les mêmes questions que celles dont est porteur le discours "réaliste": concernant notamment le référent de ce discours (la "réalité") qui passe pour être en même temps le garant d'un sens littéral, "naturel", de ce qui est dit. On entre ici dans un type de lecture qui ne suppose apparemment aucune compétence particulière de la part de celui qui interprète ce qui est dit ou transcrit (l'interprétation réaliste s'ignorant elle-même comme interprétation), le sens étant littéral, "donné" avec le discours dont l'énonciation est garantie par la réalité qu'il tente précisément de décrire.

Nous connaissons mal encore le discours réaliste et ses paradoxes, mais cette définition du récit de vie rencontre au moins une limite, selon nous, en ceci qu'elle suppose que l'enregistrement du témoignage transcrit est un acte fondé sur la *confiance*, donc sur une certaine forme de croyance: l'enquêteur fait confiance à la personne interrogée en ceci qu'il considère que ce qu'elle dit de ce qu'elle vit et de ce qu'elle est correspond "vraiment" à ce qu'elle vit et à ce qu'elle est, ou tout au moins s'en rapproche beaucoup. Pour peu qu'il y ait alors quelque raison de s'inquiéter de l'authenticité ou de fiabilité de ce discours, le lecteur se retrouvera plongé dans une sorte de "cruelle incertitude" — qui ressemble au doute (impossible à dissiper) éprouvé par tant d'ethnographes qui soupçonnent (avec les effets d'interrogatoire que ce soupçon suscitera dans l'entretien) leur informateur de leur raconter des "bobards fantaisistes", qui se demandent si tel possédé simule ou non la possession, telle hystérie, etc.

La réponse habituelle à un doute de cet ordre, ce sont des tentatives sans fin pour repérer ce qui aura risqué de *déformer* une parole authentique que l'on pourrait retrouver comme on rétablit la vérité par delà ses masques. Nous nous sommes nous-mêmes, au début de nos analyses, livrés à quelques "calculs" de déformation. D'autre part, le processus selon "lequel les personnes interrogées ont été sollicitées, pour contribuer à la recherche, obligeait les chercheurs à se présenter sur la recommandation d'une institution publique qui leur avait fourni adresses et lettres d'introduction ; il est vrai par conséquent que ces chercheurs n'ont pas été perçus par les personnes interrogées comme "neutres" et qu'elles ont sans doute, au moins par moments, voulu donner une certaine impression d'elles-même (minimiser certaines difficultés, en grossir d'autres, se valoriser aux yeux de l'enquêteur). Mais d'autre part, il est non moins vrai que certains personnes avaient un grand besoin de "parler à quelqu'un", d'exprimer leurs difficultés leurs craintes, leur isolement ou leur ennui, et qu'elles le faisaient d'autant plus facilement que leur interlocuteur

était un(e) inconnu(e), sachant que leur anonymat serait garanti, que tout ce qui serait dit resterait sans effet, que rien ne s'ensuivrait. Un écart compensant l'autre, pensions-nous, l'équivoque était levée, la fiabilité du discours rétablie par quelques additions ou soustractions de déformations, comme s'il y avait un juste milieu, un équilibre acrobatique dissipant les excès d'un sens par l'autre, laissant indemne le sens littéral.

On admettra certainement que cette "arithmétique" rassure provisoirement l'analyste quant à la validité de sa démarche, mais qu'elle ne répond à aucune des questions posées par la neutralisation réaliste du discours et par son pendant au moment de l'analyse ou de la lecture, la croyance en un sens littéral des énoncés. Elle procède par l'"institution d'un réel",¹ mais ne tient aucun compte, dans son interprétation, du fait que les récits ou les discours "recueillis" ne sont pas des objets empiriques donnés, mais des objets eux-mêmes construits et produits dans la situation de l'entretien qui peut donner au récit de vie quotidienne son intérêt spécifiquement sociologique. Mais comment contextualiser le récit, comment tenir compte, au moment de l'analyse, de la situation qui a rendu possible ce récit ? C'est la question à laquelle notre contribution tente de proposer un début de réponse.

I

Considérer ce qui est dit sans s'intéresser aux conditions dans lesquelles cela a été dit et amené jusqu'à nous, suppose qu'on admette que le sens et la signification² des mots prononcés dans la situation de l'entretien restent les mêmes lorsqu'ils sont transcrits et cités dans nos articles, indépendamment du contexte, accessibles immédiatement à notre intuition ou à notre savoir. Or, recontextualiser les énoncés,³ tenir compte de la situation de l'entretien dans laquelle ils ont été énoncés, cela revient à considérer l'entretien comme un *événement interlocutoire*,⁴ comme

- 1 Au sens où l'entend M. de CERTEAU (1980), in "L'invention du quotidien" (coll 10/18 Gallimard, Paris) 311 et ss notamment.
- 2 Pour la définition de ces termes, on se reportera au texte d'O. DUCROT (1980), "Les mots du discours" (Minuit, coll. Le sens commun, Paris). (On s'explique plus loin sur ce choix): La "signification (du mot ou de la phrase) (. . .) contient surtout, selon nous, des instructions données à ceux qui devront interpréter un énoncé de la phrase, leur demandant de chercher dans la situation de discours tel ou tel type d'information et de l'utiliser de telle ou telle manière pour reconstruire le sens visé par le locuteur" (p. 12). "Attribuer un sens à un énoncé, c'est entreprendre une démarche explicative, c'est, pour moi, une description, une représentation qu'il apporte de son énonciation, une image de l'événement historique constitué par l'apparition de l'énoncé" (p. 34).
- 3 Cette recontextualisation n'est pas un luxe dont l'interprétation pourrait se passer, surtout après la *transcription* d'un entretien qui donne lieu à un récit de vie;. S'intéresser à la "vie", et donc à l'identité d'une personne, nous oblige à tenir compte du fait que "transcrire, la parole change de destinataire, et par là même de sujet" (R. BARTHES (1981) "Le Grain de la voix" (Seuil, Paris), 11.
- 4 Au sens très large que donnent par exemple au terme d'interlocution, dans d'autres domaines, M. de CERTEAU, op. cit.; F. JACQUES (1980), "Dialogiques" (PUF, Paris), V. KAUFMANN (1981), De l'interlocution à l'adresse, in "Poétique No 46" (Seuil, Paris).

un ensemble d'*interactions langagières* entre interlocuteurs.⁵ La description de cet événement peut permettre, pensons-nous, de développer quelques pistes d'interprétation sociologique de ce qui s'y est dit.

Cette démarche n'ignore pas que ce qu'une sociologie constitue comme discours sur la socialité dépasse largement ce qui se produit dans le temps relativement restreint de l'entretien sociologique. Mais notre langage et notre idéologie, pensons-nous, sont habités à tout moment par cette pratique, et par la relation d'objet paradoxale qu'elle instaure. C'est pourquoi notre lecture commence par constituer ces interactions comme les "faits" qui l'intéressent, sans quoi ces interactions resteraient des éléments purement contingents et inessentiels au regard de l'entretien compris comme un tout. Notre "unité" de travail ne devrait donc pas être un entretien, mais une interaction dans le cadre d'un entretien, ce qui n'empêche pas qu'un entretien puisse être lui-même caractérisé par un type d'interaction dominant, et considéré par là-même comme un "champ d'interactions" ayant lui-même sa spécificité.

Encore faudrait-il pour tenir compte de ce contexte interlocutoire de l'entretien, pouvoir reconstituer après-coup les innombrables interactions langagières qui l'ont formé, les nommer, les décrire. Ce travail n'est évidemment pas à notre portée pour l'instant, et notre tentative reste encore balbutiante et intuitive. Nous nous sommes inspirés pour commencer de méthodes mises au point par la linguistique de l'énonciation, ainsi que de ses prolongements dans le domaine de la sémantique, pour repérer et interpréter certaines traces de l'interaction dans le texte, de même que le linguiste pragmaticien repère des traces de l'énonciation dans l'énoncé. On prendra pour exemple de ce que l'on considère ici comme une interaction (encore vague) la "confidence" suivante :

"(. . .) En général, on va dans des endroits qu'on ne connaît pas. Et puis cette année on essaie de vendre la caravane. A moi, ça me serre le cœur, j'aime tellement cette caravane. C'est mon mari qui veut. Il n'aime plus la conduire. Il a raison, avec la circulation qu'il y a maintenant, vous savez. Enfin, on en a bien profité quand même. ⁶ Comme à présent, je pousse de nouveau pour qu'on parte au Portugal, parce que le mouvement des aînés organise un voyage au Portugal. Moi je trouve qu'il faut qu'on sorte pendant qu'on peut, aller voir un peu du pays. C'est toujours moi qui dois tirer. Alors, quand il accepte il dit toujours que c'est pour moi, c'est pour moi qu'il accepte . . . J'aimerais qu'il ait aussi du plaisir. L'année passée on est sorti deux fois. Il a pas regretté

5 On rejoint ici (partiellement) les préoccupations que F. FERRATOTI (1983), exprime dans "Histoire et histoire de vie", (Librairie des Méridiens, Paris). Le récit biographique raconte-t-il une vie ? Nous dirons plutôt qu'il raconte une interaction présente grâce à l'intermédiaire d'une vie (. . .), une interaction que l'observateur ne doit pas éluder et vivre sur le mode actif jusqu'au bout" (p. 53).

6 Le mari se lève et se retire un instant.

en tout cas. Il dit toujours qu'il est bien à la maison. Je propose maintenant qu'on se fasse inscrire pour aller au Portugal. Je lui demande 'qu'est-ce que t'en dis?' Il répond 'mais on est bien à la maison, on est bien à la maison'. Il dit toujours ça (...) Il a sa TV, ça lui suffit. (...) Il est là, il est là et ça freine.⁷ Quand j'étais jeune, c'était pire, je jouais à saute-mouton, je jouais aux billes avec les garçons, j'étais un vrai garçon manqué. (...)"

En quoi le relevé de ces traces d'interaction dans le texte, et la reconstitution partielle d'un contexte interlocutoire à partir du texte, peuvent-ils aider à la lecture et à l'interprétation des récits de vie quotidienne ? En quoi nous aident-ils à raisonner ? C'est que ces traces d'interactions explicites peuvent être considérées (à la suite de ce que nous retenons de la sémantique d'O. Ducrot) comme des *indications* ou des *instructions* données à l'enquêteur par la personne interrogée sur la façon dont il doit entendre ce qu'elle dit.⁸ Ou encore comme des "stratégies imposées par le locuteur au destinataire pour l'interprétation de son discours"⁹. Prendre donc au sérieux ces interactions (aussi imperceptibles soient-elles du fait de la transcription ou de leur caractère implicite), c'est d'abord restituer à la personne interrogée le statut de joueur, la reconnaître comme un stratège qui négocie ce qu'il dit à l'enquêteur.¹⁰

Une telle démarche laisse à l'analyste la possibilité de construire une interprétation avec la personne interrogée, de négocier une interprétation en observant les "conditions" posées par le locuteur. L'interprétation se définit dès lors elle-même comme relative à une situation où le discours a été produit en commun. Mais outre qu'elle constitue une sorte de "guide de lecture" cette méthode permet de respecter la spécificité (sur laquelle on reviendra) des récits de vie tels qu'ils se tiennent dans la situation de l'entretien. L'intérêt des interactions relevées et de leur description, une fois reconnue leur importance pour la reconstitution du sens, réside donc en ceci qu'elles rappellent après coup la façon dont les interlocuteurs ont négocié mutuellement leur présence autour d'un micro, c'est-à-dire la façon dont ils se sont présentés, représentés et fait reconnaître l'un à l'autre. Pouvoir reconstituer le sens d'un énoncé de la manière indiquée suppose en effet que le discours procède d'abord du signe (au sens non-spécialisé de "faire un signe de reconnaissance à quelqu'un"), que parler engage le sujet dans un rapport à l'altérité; autrement dit que tout sujet

7 Le mari revient.

8 Ces instructions constituent précisément la définition de la signification citée plus haut.

9 O. DUCROT, op. cit., 11.

10 Voir au sujet de cette reconnaissance: E. LAZEGA, M. MODAK & C. LALIVE D'EPINAY, Récits de vie quotidienne et problématique de l'énonciation, *Recherches sociologiques*, 13 / 1 & 2 (1982), (Louvain).

parlant, compris comme un joueur dans ces interactions, espère que son discours établira sa propre présence (ou au moins un semblant de présence) tout en laissant une place à autrui. Les interactions repérées devraient donc indiquer aussi quels types de relation à autrui s'établissent entre l'enquêteur et la personne interrogée.

On citera ici l'exemple a contrario d'un échange de répliques dans un entretien où le jeu interlocutoire est resté flou et conflictuel du début à la fin parce que cette négociation ne s'opérait pas, du fait même de l'absence d'une identification "claire" des interlocuteurs :

Est-ce que vous pensez qu'il y a des choses que je n'ai pas abordées ?

“– Ecoutez je ne savais pas ce que vous attendriez, je me suis fait, je me fais encore maintenant aucune idée tout à fait précise du but que vous avez. . .”

Simplement de voir comment vivent les personnes âgées.

“– Oui, oui voilà, justement c'est ça, c'est pas et voilà ce que je ne, ce que je ne vois pas, mais mais c'est parce que ça n'est sûrement pas la réalité à voir c'est, je ne vois pas euh. . . et vous m'avez bien dit que ça n'était pas ça, . . . que vous . . . je ne vois pas les, les catégories précises dans lesquelles vous avez, vous allez peut-être mettre toutes les réflexions que je vous ai un petit peu livrées comme ça. . .”

Non, mais ça montre comment vous . . . ça décrit un peu une sorte de destin, comment vous voyez les choses, si d'autres personnes les voient de la même manière et qui sont-elles, etc. . .

“– Justement c'est ça je pense que de toute façon ça c'est peut-être un petit peu difficile oui c'est pour ça que vous avez essayé de m'orienter sur le (rires) les personnes que je rencontre pour voir si . . . ça en tout cas je . . .”

Je pense que c'est comme ça qu'on interprétera.

“– Oui, oui. Il y a une chose qui me frappe c'est qu'effectivement chacune a quand même, chaque personne de celles que je rencontre, suit au fond la trajectoire de sa vie.”

II

On peut utiliser cet exemple pour constater l'inexistence a priori d'une relation entre un enquêteur et une personne interrogée ; on reconnaîtra alors que parler de la relation sociologue-personne interrogée en tant que relation pré-établie ou pré-définie, c'est pratiquement parler d'un mythe. (C'est bien pourquoi il n'y a pas vraiment de formation possible des enquêteurs : ceux-ci doivent se former "sur le tas" ; seul l'exercice du "tact" peut se substituer à un "savoir" sur des interactions qui se construisent dans un mythe). Ce qui se partage (peut-être) entre les deux interlocuteurs, ce n'est pas une relation, mais *la fiction d'une relation* : c'est ce qui

se passe lorsque la personne interrogée fait *comme si* elle s'adressait à un médecin, à un assistant social, à un supérieur hiérarchique, à un touriste etc.¹¹

En effet, parler de la relation entre un enquêteur et une personne interrogée en termes de négociation (on négocie sa présence auprès de l'autre) pourrait laisser entendre que le dispositif interlocutoire de l'entretien se met en place ex nihilo, qu'il se fabrique de toute pièce, que chaque interlocuteur repartirait en quelque

- 11 Les textes sont pleins d'indications désignant les fictions à l'enseigne desquelles se tiennent les discours. Entre la personne convaincue qu'elle sert de cobaye pour une expérience mystérieuse et celle qui s'adresse à l'enquêteur comme si elle lui faisait un rapport de fonctionnaire à fonctionnaire, on trouve souvent des descriptions et des présentations de soi qui pourraient tout aussi bien s'adresser par exemple à un médecin :

(2446) “ . . . Parce que moi je peux pas faire (la cuisine). Parce que moi, j'ai eu plusieurs maladies: moi j'ai l'asthme, j'ai là un genre de thrombose. J'ai comment qu'y faut dire, beaucoup sur le souffle. Je viens de passer deux mois à l'Hôpital Ste-Claire. Pour commencer j'ai eu une bronchite-pneumonie (. . .) et puis après les reins encore l'ai été à mal. Le docteur m'a dit ‘vous avez quelque chose, il est un peu tordu’. C'est l'âge, et puis j'ai beaucoup travaillé la campagne, j'ai beaucoup fait dans le jardin toute la journée (. . .) Avant, j'avais du bétail, des chèvres, des porcs, et j'ai eu un garçon. Fallait quand même faire des ménages et puis les jardins. Alors, voyez pour ainsi dire je suis comme usée. Quand j'ai fait l'opération de la vésicule, alors j'ai été à Bon Accueil deux ou trois semaines. J'y suis pas été long (. . .). J'ai un peu négligé la santé, j'étais malade, j'étais malade. Je ne mangeais presque plus, je faisais quand même les repas.

(. . .) Et puis ça a été jeudi, vendredi et puis samedi, je me sentais pas à mon aise. Après c'est venu le dimanche matin et la santé . . . c'était la fièvre . . . la cicatrice s'est ouverte, j'étais trempée de sang et de plus . . . et y'avait aussi . . . je sais pas si vous êtes des fois . . . (*elle s'adresse à l'enquêtrice*) vous êtes plus tellement jeune fille, quand on est indisposée, les derniers jours ça devient un peu clair et un peu rouge, c'était la même chose.”

Entre celles qui se confessent comme à un curé, qui pensent passer à la radio ou être testées par les caisses de retraite, il arrive aussi que, se prenant à leur propre jeu, les personnes interrogées s'attendent à la fin de l'entretien à quelque chose qui équivaudrait à une “sanction” (thérapeutique ou autre), à un résultat quelconque, oubliant, pour un instant, que cet entretien est l'une des situations par excellence où l'on ne se paie que de mots, mais de mots tout de même. Le statut fictif de la relation ne signifie pas que cette relation pourrait se passer d'une fiction. En d'autres termes, on ne peut postuler une relation authentique par-delà cette fiction. Défaire une fiction serait ici en faire apparaître une autre.

On trouvera plus loin trois rapides analyses d'entretiens qui tentent, entre autre, de dégager plus systématiquement des fictions de cet ordre.

sorte à zéro dans ce lieu exterritorial que serait l'entretien. En fait, on fera ici l'hypothèse qu'en guise de partage d'une fiction, les interlocuteurs ont recours à des modèles relationnels et interlocutoires qu'ils ont expérimentés par ailleurs, dans leur "vie quotidienne".¹² Les jeux de langage que constituent les entretiens supposent des règles du jeu, et de ces règles dépendent les identités qu'on y construit, les semblants qu'on y agite, les masques qu'on y exhibe. Notre interprétation devrait donc permettre de reconnaître des masques, mais rien d'autre.¹³

Une dernière caractéristique de ces textes doit être prise en compte par notre contribution méthodologique. Ces modèles interlocutoires, distributeurs d'identités, n'ont pas eux-mêmes une valeur universelle; ils correspondent à ceux auxquels on fait appel lorsque l'on se trouve dans la situation spécifique à l'entretien, situation où deux inconnus doivent se présenter mutuellement.¹⁴ Notre méthode d'interprétation doit donc tenir compte du double fait suivant: non seulement

- I) deux inconnus entament un "dialogue" (ou plutôt une sorte de "monologue assisté") qui suppose déjà, en tant que pratique langagière, une certaine distribution de places, mais encore
- II) le thème des entretiens que nous avons effectués et analysés — le récit de vie quotidienne ou le récit d'une "tranche de vie" — peut-être considéré comme une présentation explicite de soi¹⁵ dans la mesure où il mobilise chez les personnes interrogées un image très narcissique. (C'est un des signes, dit-on, de la réussite d'un entretien de ce genre, que d'avoir fait en sorte que la personne interrogée ait du plaisir à parler (d'elle-même).)

12 On rejoint ici la thèse de M. MAFFEROLI (voir à ce sujet, *Les Cahiers Internationaux de Sociologie*, 69 (1980), No spécial "Histoires de vie et vie sociale"), pour qui les "rituels de la vie quotidienne" sont les "fondements du récit de vie", à condition de préciser qu'il s'agirait de rituels langagiers et que ce fondement n'est pas thématique mais formel. C'est par exemple ce que nous rappelle une personne interrogée lorsqu'elle répond: "*Je peux pas tellement vous dire comment le temps passe parce qu'on n'a pas tellement le temps de se demander comment il passe*" (7903, p. 3).

13 Une personne interrogée désignait explicitement par exemple, le modèle interlocutoire et quotidien dont elle reproduisait les règles, déjà expérimentées ailleurs, pour s'adresser à l'enquêteur: "*Ca dépend tout comment vous rentrez en relation avec les messieurs. Il ne faut pas trop faire de sentiment, parler de tout et de rien comme je parle avec vous maintenant . . . Etre ami. Si on part comme ça avec un monsieur, ça va tout seul.*" (1051, p. 4).

14 En fait, seule la personne interrogée se présente, ce qui rend la situation asymétrique. Beaucoup d'entre elles essaient d'en rétablir la symétrie en demandant aux enquêteurs de parler d'eux-mêmes à leur tour.

15 Voir à ce sujet E. LAZEGA, M. MODAK & C. LALIVE D'EPINAY, op. cit.

Nous avons donc affaire à une situation comparable à celle où une personne A présente une personne B à une personne C : ce que A dit explicitement au sujet de B à la personne C peut correspondre ou non à la manière dont B saluera C. Dans la mesure où A et B ne font ici qu'une seule et même personne (c'est la position divisée de la personne interrogée qui se présente elle-même, le tiers étant absent ou du moins représenté de manière fragile ou équivoque, par exemple (et par intermittence) par le micro). On a donc affaire ici à une double opération : une présentation de soi directe, explicite, et une auto-représentation indirecte et implicite. C'est, pensons-nous, cet écart – et parfois cette ambiguïté – qui autorisera tous les déplacements interactionnels que l'on observe dans un entretien. Mais dans ce qu'elle a de formel, cette double opération correspond à une *cérémonie de présentation de soi*, cérémonie prolongée de surcroît tout au long de l'entretien, qui est en jeu dans la façon dont les personnes interrogées s'adressent à l'enquêteur.

Les malentendus, les fictions et les semblants produits dans le cadre de cette cérémonie se définissent en particulier en fonction *du statut du tiers* (représentant de la relation et du modèle interactionnel) dans l'ordre (ou le désordre) symbolique qui s'instaure au cours de l'entretien. Le représentant de ce tiers, pensons-nous, serait en quelque sorte convocable et révocable à merci par les interlocuteurs, selon les besoins de leur stratégie interlocutoire. On pourrait mettre en scène cette situation en imaginant que l'entretien a lieu autour d'une place laissée vacante, la place du tiers, et que ce vide est à la fois un vide de force et le signe de l'indétermination a priori de cette situation. Pour que les interlocuteurs puissent se parler, il faudrait que cette place soit occupée, notamment par celui qui représente le modèle interlocutoire auquel il est fait appel; lors de présentations formelles cette place est occupée par la personne A présentant la personne B à la personne C. La lecture des textes montre que différents candidats viennent occuper, au cours d'un entretien, cette place du tiers dont dépend la reconnaissance mutuelle des interlocuteurs. Dans la mesure où ce que l'on dit et ce que l'on ne dit pas dépend en quelque sorte du tiers à l'écoute, c'est-à-dire de la façon dont on reconnaît celui à qui l'on parle,¹⁶ le changement de tiers signifie ici un changement de modèle interlocutoire, une distribution différente des identités, c'est-à-dire encore un déplacement de la limite entre ce que l'on peut dire ou ne pas dire.

16 Ceci se justifie d'autant plus que la question de la vie quotidienne avait un statut à la fois d'"embrayeur" de l'entretien (consigne) et de "filet de sécurité", de toile de fond assurant la continuité – ou l'apparence de continuité – de l'entretien tout au long de sa durée.

17 Au sujet de cette articulation, voir notamment V. DESCOMBES (1977), "*L'Inconscient malgré lui*" (Minuit, coll. Critique, Paris) 43–49.

III

Nous avons essayé de suivre ces déplacements, ces "jeux de la différence", dans quelques entretiens, dans la mesure de notre compétence à repérer, isoler, nommer des interactions grâce aux indications données par les personnes interrogées elles-mêmes. Nous proposons ici, à titre d'exercice, la transcription quasi littérale d'un entretien biographique où ressortent en caractères *italiques* les expressions qui constituent à nos yeux une trace d'interaction et qui, par conséquent, renvoient plus ou moins explicitement à la situation interlocutoire. Nous soumettons au lecteur, à la suite de cette transcription, une rapide analyse qui tient compte des propositions théoriques avancées plus haut.

1028.

Il est aumônier, habite les locaux du personnel hospitalier de l'ancien hôpital.
Interviewé par une enquêtrice.

- 1) *Je m'excuse de tout ce trafic* (désordre).

Je laisse pas la ménagère toucher à ma paperasse. Elle voudrait assez mettre en ordre. Mais si on met de l'ordre, après on ne retrouve plus les choses, c'est curieux, ça devrait être l'ordre qui nous permet de retrouver les affaires et c'est justement le contraire. C'est parce que la ménagère, si elle met de l'ordre, elle met en tas, mais c'est tout. C'est tous les jours en désordre, mais j'ai tous les jours quelqu'un qui vient me faire le ménage. Et si on les laissait

- 2) faire, elles auraient peut-être raison, *je ne sais pas*, je crois qu'elles remettraient tout en ordre. Mais après, moi, je me retrouve plus. Et j'ai déjà de la peine comme ça.

Comment se déroule une journée pour vous?

Actuellement, depuis qu'il y a le nouvel hôpital, ma situation est beaucoup

- 3) changée, *je dirais pas totalement, mais beaucoup*. Jusqu'à présent, j'avais un horaire plus chargé parce que, dans l'ancien hôpital, avant qu'on ait ouvert le nouvel hôpital, y avait deux cent septante malades, deux cent

cinquante ou deux cent septante. Et alors, je me levais tous les jours à cinq heures et demie et je disais la messe à six heures et puis j'allais donner la communion aux malades. Ensuite, après mon petit déjeuner, je venais ici, faire mes travaux écrits, préparation du dimanche et correspondance personnelle. Et puis après, avant midi, j'allais visiter les malades, habituellement depuis neuf heures et demie jusqu'à onze heures. Et puis alors l'après-midi, j'avais un bon moment pour moi, je faisais habituellement un peu de sieste quand j'étais là, sauf si je devais partir, et puis après, dans l'après-midi, vers le soir, j'allais de nouveau voir les cas plus urgents. Et puis, à part cela, j'étais en somme jour et nuit à disposition, pour autant que j'étais ici, on avait la recherche, comment on dit: le radar? ici on dit la recherche ou le "bip",

- 4) *je sais pas comment vous dîtes à Genève*, alors ils peuvent vous trouver n'importe où dans l'hôpital et ça arrivait assez facilement qu'on était appelé à tout moment. Mais bien sûr, ça pouvait aller quelques jours où on était tranquille et d'autres où on était tout le temps appelé à toute heure du jour et de la nuit, c'était à peu près ça mon travail. Et puis alors, le dimanche, je disais deux messes avec deux sermons et puis la communion aux malades et puis l'office du soir. Et puis autrement, le soir habituellement, je disais quand même tous les jours le chapelet à six heures et demie. Maintenant, depuis qu'il y a le nouvel hôpital, l'horaire a été changé, on a demandé la messe l'après-midi à quatre heures et on m'a mis au cinquante pour-cent. Alors au lieu de faire pendant sept jours à peu près le nombre d'heures que tous les employés, maintenant j'ai cinq demi-journées par semaine. On me laisse la liberté de répartir, je suis content de ça. En principe, je fais le samedi, dimanche, lundi, mardi et mercredi, et puis le jeudi et vendredi, j'ai congé complètement. En pratique, alors, j'arrange un peu. Par exemple aujourd'hui j'ai congé, mais je mets au point mon sermon du dimanche. Et puis, les autres jours, au lieu d'être très strict pour compter les heures, j'arrange aussi l'horaire comme il me convient. Donc, je suis pas surveillé très strictement. J'ai soixante-huit ans, d'un côté, pour ma santé, je suis content que ça soit comme ça, qu'on m'ait mis au cinquante pour-cent. Alors, maintenant, ma situation est très changée, je me lève le matin quand ça me convient, je fais assez grasse matinée, je me lève entre sept heures et sept heures trente à peu près. Et puis alors, les jours de travail, je fais comme avant, la visite des malades avant midi. Mais au lieu d'être pris tous les jours pour ça, comme il y beaucoup moins de malades, je fais la visite tous les deux jours seulement. Et puis alors l'après-midi je dis la messe à quatre heures. Et puis après la messe, je vais porter la communion dans les chambres à ceux qui veulent communier. Et puis je fais les visites plus importantes, les cas plus graves, *vous voyez*. Alors, j'ai une certaine latitude pour organiser mon programme. Mais je crois que de même qu'avant je faisais assez les quarante trois heures que font tous les employés et je crois que maintenant je fais assez les vingt deux heures pen-
- 5)

- dant la semaine, sans que ce soit mathématique et surveillé, sans être au compte-
6) goutte, *je crois que ça correspond à peu près.*

Les cinquante pour-cent de temps libre dont vous bénéficiez actuellement, vous les occupez à quoi ?

- Oui, alors justement si j'arrivais à être au point, je pourrais mettre de l'ordre, mais j'arrive jamais. Je me tiens un peu au courant des événements du monde,
7) *je pense, comme tout le monde.* Je lis, avant, je lisais même beaucoup, beaucoup. Maintenant, depuis quelques années, l'âge, je suis un peu fatigué. Mais, j'ai recommencé à lire de nouveau joliment depuis que je suis au cinquante pour-cent. Et puis déjà les journaux, je suis tellement étonné, je sais pas si c'est une impression que j'ai : dans le temps, il me semblait que les journaux on pouvait les passer beaucoup plus superficiellement, je trouve qu'actuellement dans tous les journaux, il y a vraiment des articles de fond, des choses intéressantes qu'il vaut la peine de lire sérieusement; il faut choisir bien sûr. Alors, je lis assez sérieusement par exemple dans le "Courrier" de Genève, pas ce qui est sport, ça ne m'intéresse pas, la politique un tout petit peu, mais c'est plutôt les articles autrement, de fond qui m'intéressent assez.

Quel genre d'articles ?

- Par exemple, je crois les questions universelles, que ce soit dans le monde politique ou le monde religieux, le monde civil ou le monde religieux. Par exemple, la Russie m'intéresse dans le sens de la menace qu'elle fait peser
8) sur le monde et de la . . . *comment dire . . .* de l'incompréhensible position des gens qui presque partout l'appuient ou n'y voient rien ou qui ont l'air de ne pas se rendre compte. *C'est tout des choses qui me frappent.* Et aussi, dans l'Eglise, les événements de l'Eglise sont aussi actuellement tellement préoccupants. Je pense dans toutes les Eglises, chez nous, les catholiques comme ailleurs. Y a des problèmes que tout le monde connaît: *voyez* actuellement la situation de l'Eglise de Hollande par exemple, du point de vue catholique, c'est plus que préoccupant. Et puis alors en général dans l'Eglise elle-même, il y a des quantités de choses préoccupantes, mais une des choses les plus préoccupantes, par exemple quand vous voyez chez mes corréligionnaires, donc des catholiques, souvent, le grand drame, *je crois*, du christianisme, c'est que les chrétiens vivent comme n'importe qui. Il n'y a plus de différence entre un catholique, un protestant, un juif, un mahométan, un athée ou n'importe quoi dans la vie pratique souvent. Nous avons encore un certain nombre de gens dont la foi est très sincère et qui prient et je crois c'est là l'espoir du salut du monde. Mais à part ça, humainement, tout est perdu, tout est perdu humainement. Mais il faut jamais généraliser, parce que, si je prends par exemple l'hôpital, mon Dieu, combien j'en ai encore connu des gens pleins de foi, des malades qui, malgré toutes leurs faiblesses, sont très sincères au point de vue religieux. Et pour moi, s'il y a un espoir de salut dans

le monde, c'est encore ceux qui prient et qui lui sont sincères dans leur religion. Parce qu'officiellement, voyez par exemple, c'est inconcevable que dans un pays qui est peut-être encore maintenant *je sais pas* — mais même maintenant en Suisse on est encore à nonante pour-cent des chrétiens, soit catholiques ou protestants, et puis qu'alors à longueur de journée dans les TV, on démolisse la morale et la religion à longueur de journée et de nuit.

Ah, vous trouvez ?

- Oh, par exemple, au point de vue morale, c'est exceptionnel quand vous trouvez un film convenable comme il y a eu un de ces soirs, sur cette famille de la Vallée de Joux, où on nous présente voilà une famille avec ses qualités, ses défauts, mais qui sont normaux. C'est des gens humains, et puis ils prônent pas continuellement que le double ménage et l'inconduite et tout ça. Et c'est un ménage où c'est intéressant, où il y a pourtant aussi des défauts. Mais c'est des gens humains qui ont tout de même le souci de la fidélité dans le mariage, de la moralité, et qui se disent protestants, je crois, réels, pas seulement de naissance, où il y a pas de violence, et où c'est propre. Ça contraste avec ce qu'on nous donne habituellement, l'accouplement, les doubles-ménages, l'amour libre, et la destruction de la famille on dirait qu'elle est organisée officiellement. Et le nonante pour-cent de chrétiens qui sont en Suisse, pas un dit un mot: ni le civil, ni le religieux, ni les catholiques, ni les protestants. *N'est-ce pas*, c'est des choses qui m'étoffent, je peux pas comprendre. Actuellement, la crise est tellement grande qu'on est pas tellement sûr que les gens aient la foi. *Mais vous savez, encore là, il faut pas généraliser*. Je pense qu'il y a un certain pourcentage qui ont perdu la foi. (. . .) Alors, on a dans la TV habituellement que de la violence qui est très funeste pour la jeunesse, habituer les enfants à voir que tirer, mitrailler, le pistolet, le meurtre et tout ça, moi je trouve que c'est très mauvais pour l'éducation de la jeunesse. Et puis, à part ça, que l'immoralité, on prône . . . alors ça fausse tout le sens de la sexualité, et puis c'est la destruction de la famille qui est vraiment à l'œuvre. *Et ce qui m'épouvante c'est que personne dit rien*. Ces choses-là sont présentées comme si c'était l'unique chose; et alors ça fait une propagande, et c'est toujours en montrant qu'en somme il n'y a que les imbéciles qui sont honnêtes, qui veulent la famille et qui se contentent de leur femme et qui ont le respect de l'enfant et de la vie humaine. En somme, actuellement, ce sont les exceptions. Et d'ailleurs, moi, je pense de plus en plus que les chrétiens devraient être actuellement, *je ne sais pas comment dire*, des . . . des marginaux, qui paraissent pour le monde des moitié fous, ça ferait rien, le Seigneur a bien été traité de fou. Actuellement, si on est intelligent, d'après l'intelligence du monde, on ne peut pas être chrétien. Alors autant paraître fou aux yeux du monde et j'aimerais dans ce sens que les chrétiens soient plus marginalisés, *j'entends*: au lieu de vouloir toujours s'adapter, ils devraient vraiment vivre à part

- (12) du monde, en contradiction avec le monde. *Mais ça, c'est peut-être des utopies, je sais pas.* (...) En contradiction avec tout : voyez par exemple les lois sur l'avortement, c'est une contradiction continue. Et l'irréligion qui est prônée partout. (...) Et ce qui est terrible, c'est que l'ensemble du monde marche dans ces choses-là. Et que moi je trouve que c'est inouï, que surtout des chrétiens, mais simplement des êtres humains, qu'ils puissent prôner le meurtre des enfants, moi je trouve que c'est inouï, ça. Ça ne veut pas dire qu'on condamne le cas particulier, *n'est-ce pas*, dans ce sens que très souvent la fille qui avorte, elle est très souvent hors d'elle-même, elle sait plus comment faire. Alors, c'est pas ça qu'on condamne, c'est surtout pas ça qu'on condamne. Mais alors d'autre part, toutes ces filles qu'on nous présente à la TV, à propos de l'avortement, *n'est-ce pas*, qui sont révoltées, tout ça, et qui prétendent qu'elles ont tous les droits et tout ça, mais elles disent pas qu'il faudrait d'abord qu'elles se conduisent
- (13) en êtres humains. *Et ça allez voir leur dire! Qui ose leur dire que d'abord il faudrait commencer par se conduire comme des êtres humains?*

Que signifie exactement "se conduire en être humain"?

- (15) Oh, que tout n'est pas permis! *Tout de même, moi je trouve que c'est tout de même une affaire extraordinaire qu'une femme puisse dire que son ventre est à elle et que personne n'a rien à lui dire et tout ça, c'est tout de même effrayant!* *A mon avis.* Et que ces filles qui se croient tout permis, et puis c'est sûr, après elles se trouvent dans des situations impossibles. Mais au moins, on devrait pouvoir leur dire, mais personne n'ose leur dire qu'il faudrait d'abord un peu... Il faut jamais condamner facilement la personne, il faut faire attention, il faut les comprendre, et dans bien des cas, c'est la société
- (16) aussi, *c'est pas rien que la société comme elles disent* mais la société a une grande part. Par exemple, dans la famille : ces parents inconscients qui laissent leur fille n'importe comment à toute heure du jour et de la nuit, et puis le jour où elle est enceinte, alors il lui font une vie épouvantable. C'est justement le contraire : ils devraient avoir quand même un peu plus de surveillance avant, mais quand il arrive qu'elle est enceinte, ils devraient être d'une bonté
- (17) et d'une compréhension totale. Pas la chasser ou lui tomber dessus. *C'est ça l'esprit qui semble qu'il serait juste.* (...)
- Moi, j'ai renvoyé la radio et j'ai gardé la télévision parce que je trouve de nos jours, on se paie tout, il y a pas de sens. On veut tout avoir, tout avoir, tout avoir. Télévision, radio, tourne-disque. Je trouve que c'est pas normal. Moi je suis choqué de ça, quand je vois les gens ils veulent tout, tout, tout, tout, c'est pas une vie humaine, ça. Alors, j'ai gardé quand ils ont parlé de lever le prix, j'ai dit : bon, pour moi ce sera encore moins cher. (...) Quand on nous montre les violences dans les pays de dictature, c'est très bien; parce qu'alors ça montre aux gens ce qui se passe dans le monde. Mais par exemple, tous les romans policiers c'est gratuit, c'est la violence gratuite et néfaste et qui n'a aucun bon effet. Ça fait seulement rentrer dans le jeune l'idée de la violence.

- Alors ça, je trouve ça terrible. C'est comme au point de vue moral, qu'on renseigne les gens sur la situation du monde, ce serait peut-être bien qu'on sache combien la famille est vilipendée et combien la morale est laissée, qu'on nous montre des faits dans ce genre je comprendrais, mais qu'on ait continuellement la femme nue, l'accouplement, c'est même grossier, et quand on sait comment la jeunesse est vulnérable dans ces choses-là, je trouve que
- (4) c'est de la propagande immédiate pour l'immoralité. *Maintenant, à Genève, on vient de lever la censure, alors Dieu sait quelle porcherie ça sera de nouveau dans les cinémas.* (...) Ce qui est étonnant, c'est qu'on doive tous payer la TV, ces choses-là et tout ça, et que l'ensemble du pays étant quand même chrétien, je pense, et qu'on puisse pas obtenir que ce soit quand même plus éducatif et qu'il y ait pas continuellement l'aggression contre la morale et contre la foi. Moi je sais pas. Par exemple au point de vue de la foi, si vous avez une personne qui est sans religion, comme ce fameux Simenon, n'est-ce pas, avant on lui laissait des heures de temps à dégobiller son mépris de la religion et de la foi. Alors ça, il avait les heures de temps, n'est-ce pas. C'est aussi pas juste. C'est pas juste ça. C'est sûr! Et puis on est . . . On peut pas tomber sur ces gens au fond, c'est la société qui a démissionné complètement.
- (18) *Nous, ici en Valais, on est dans un pays catholique, on a l'impression que sous prétexte de liberté, on a très mal interprété la liberté. Moi, je pourrais dire un cas ici pour dire une chose exemplaire,* n'est-ce pas : avant qu'on déménage l'hôpital, un responsable du personnel m'a dit : "Vous devriez pas transmettre la messe par haut-parleur, c'est contre la liberté, y en a qui
- (19) veulent peut-être pas la messe du dimanche." *Alors, voyez le raisonnement :* sur nonante cinq pour cent ici qui veulent la messe, pour un trois pour cent qui n'en veulent pas, il faudrait supprimer à tout le monde la possibilité d'entendre la messe. Et puis, ils ont qu'à supporter, nous on les supporte bien! Je veux bien qu'il y ait un petit inconvénient pour ces gens-là, mais qu'ils nous foutent la paix! Qu'ils supportent, nous on les supporte bien,
- (20) je trouve qu'il faut aussi une réciprocité. *Mais c'est pour dire* comme on a falsifié le sens de la liberté. Et alors chez nous, l'Eglise, on a l'impression
- (21) qu'à cause d'une fausse liberté, *l'Eglise n'ose rien dire, elle n'élève plus la voix.* *Je trouve tout ça faux.* Et chez nous, c'est les catholiques, on se réfère au Concile et moi je suis pas au courant des choses du Concile, j'ai pas le courage de m'y mettre. Mais je suis persuadé que la liberté qui a été prônée n'est pas du tout dans ce sens. Pour que la liberté soit réelle, il suffit qu'on respecte les gens, par exemple dans un pays catholique envers les protestants, on les traite la même chose. Mais dans un pays catholique on a le droit d'avoir la messe et ça ne doit pas déranger beaucoup même celui qui ne la veut pas. (...) On a une notion actuellement très fausse de la liberté. Par exemple chez les jeunes, la liberté c'est faire tout ce qu'on veut. Mais c'est une notion imbécile de la liberté. C'est pas la liberté ça, c'est le contraire, c'est l'esclavage. *Et puis là je sais pas, mais la liberté,* normalement

c'est le pouvoir de se conduire en homme, de se déterminer même, pour le bien. La liberté est unie au sens du Bien. (...) La liberté, ça consiste pas du tout à faire ce qu'on veut, ça c'est une notion fausse et ridicule de la liberté. La liberté ça consiste avant tout à respecter les autres, le Bien et tout ce qui doit être respecté.

J'ai beaucoup aimé la réflexion d'un pasteur qui s'appelle... qui est très connu... Eric Fuchs je crois... On parle beaucoup aujourd'hui d'oecuménisme, il a dit une chose très, très juste : Faut pas se faire d'illusions, on s'est fait beaucoup d'illusions sur l'oecuménisme. C'est pas si facile que ça l'oecuménisme. Et je crois qu'on a raison de dire que si c'est pas Dieu qui inter-

- (22) vient, il ne faut en tous cas pas se faire des illusions sur l'oecuménisme. *Y en a en tous cas qui* ont pensé que l'oecuménisme c'était des transactions, même du tripotage; y a même une personne qui m'a dit : "Oh, ils vont s'arranger, les catholiques abandonnent la Sainte Vierge Marie et les protestants... je sais plus quoi." Y a pas plus ridicule. Ça c'est le populo. C'est le plus bas du peuple qui peut se faire des idées pareilles. Mais n'empêche qu'on s'est fait trop d'illusions. (...) L'oecuménisme, c'est impossible s'il n'y a pas l'intervention de Dieu. J'aimais beaucoup cette parole de Monsieur Fuchs qui disait que l'oecuménisme et l'union des chrétiens sera pluraliste ou bien elle ne
- (23) serait pas. *J'aime beaucoup les paroles comme ça*, ça c'est pas ni des illusions, ni biaiser. *C'est ça, je trouve*. Si on peut être uni au point de vue prière, au point de vue charité, etc. il y a des différences fondamentales, je dirais des gouffres parce que chez nous la Bible toute seule nous sert à rien : pour nous, l'interprète officiel c'est l'Eglise. Alors, ça fait une différence fondamentale. Mais *je crois que* dans ces choses-là, l'oecuménisme, c'est pas ces vulgaires interprétations du peuple qui comptent (...) Chez nous ce qu'il y a c'est que, en pratique (...) Beaucoup de catholiques ont apostasié. Ils sont baptisés, mais qu'est-ce que ça veut dire, s'ils vivent comme un juif ou un athée ? Par exemple, chez moi, il y a des personnes qui me disent "Oh, moi j'ai la Foi, mais je vais pas à l'Eglise". Mais qu'est-ce qui prouve que vous avez la Foi si vous n'allez pas à l'Eglise ? Chez nous, celui qui va pas à la messe par sa faute, il sait qu'il désobéi à l'Eglise. (...) Dans les choses essentielles, on est tenu par l'Eglise. Mais il nous reste quand même une marge infinie de
- (24) liberté. *Et ça quelquefois peut-être qu'on ne le dit pas assez, même l'Eglise, je trouve, n'est pas assez claire*. Par exemple, chez nous, je crois pas qu'on fait du bien quand on va trop loin de ce côté-là. Ça peut arriver que tout ce qui vient de l'Eglise ne doit pas être approuvé. Il y a beaucoup cette question
- (24) de l'infaillibilité, mais c'est strictement dans les choses essentielles. *Autrement, j'ai le droit de n'être pas d'accord*. Et *ça on ne le dit pas assez*. Ça fausse la position, n'est-ce pas, on a mal compris l'autorité et l'obéissance aussi. Vous
- (25) savez, c'est une époque de confusion qui est extraordinaire. *Moi, je vous dis, ces choses-là, ça m'étouffe quand je vois que c'est comme ça*. J'en étouffe souvent de ces choses-là. Par exemple chez nous, moi j'admetts très bien l'in-

- faillibilité du Pape et le Magistère de l'Eglise, mais strictement dans les choses essentielles. Par exemple, je suis pas du tout obligé d'être d'accord même
- (26) avec Paul VI, et *je crois que je ne lui manque pas de respect quand je pense qu'il aurait mieux fait de ne pas condamner l'ancienne liturgie vis-à-vis d'Ecône.* Je trouve que j'ai parfaitement le droit d'être d'accord et que ça n'enlève rien au respect que j'ai et que c'est simplement à mon avis la justice : il n'est pas du tout infaillible, le Pape quand il se prononce sur certaines choses.
- Moi, ça m'effraie quand je vois des choses pareilles, quand je vois que même dans l'Eglise (...) Je vois surtout un manque de clarté dans la distinction des choses, dans les choses essentielles et celles qui ne le sont pas, dans les choses qui sont changeables et celles qui ne le sont pas. Par exemple, tout ce qui est dans le Credo : Dieu Tout Puissant, Créateur, Maître de l'Univers; Dieu en trois personnes : le Père, le Fils incarné et le Saint Esprit, un seul Dieu en trois personnes; la Virginité de Marie, Mère de Dieu. Je crois que c'est des choses essentielles *pour nous*. Et tout le reste qui est dans le Credo : le Jugement, la Vie Eternelle, la Rémission des péchés et puis l'Eglise telle que nous la concevons nous et qui est conçue autrement que par les protestants.

La dernière fois, nous nous sommes écartés très vite de vos activités quotidiennes pour parler de problèmes plus abstraits; j'aimerais au cours de ce second entretien, revenir sur quelques aspects de votre vie quotidienne. Est-ce qu'il y a des moments de relâche au cours de la semaine ou de l'année ?

Je vous ai dit que je suis au cinquante pour-cent, et que j'ai deux jours entiers à moi par semaine et autrement je suis au cinquante pour-cent, je fais cinq demi-journées par semaine. Alors j'ai joliment du temps pour moi. Et en principe, je vais chaque semaine une fois à Sierre, je vais dîner à Sierre. Le reste du temps, quand j'ai du libre, souvent je reste ici ou bien je vais en ville en commissions ou faire quelques pas dans les vignes. Mais je sors moins qu'avant, beaucoup moins, pour plusieurs raisons : d'abord à cause de l'âge, c'est un peu plus pénible et puis y a même une certaine économie de la benzine. Avant, j'allais régulièrement deux fois par semaine à Sierre, maintenant je vais plutôt une fois, sans que ce soit très strict. Avant, je voyageais même un peu plus en Suisse et à l'étranger. Maintenant, je reste beaucoup plus dans la région.

Où vous menaient vos voyages ?

Dans le temps, avec la voiture, j'ai été cinq, six fois en Espagne et puis, j'ai été une fois jusqu'à Athènes en voiture en trois jours. Mais ça fait déjà dix ans de ça. En principe, depuis que j'ai la voiture, ça fait quinze ans, je trouve pas rationnel de voyager autrement qu'avec la voiture. Et puis, il y a beaucoup d'avantages, mais il y a aussi le revers de la médaille. Si on a une panne, la voiture, c'est ennuyeux. Le dernier voyage que j'ai fait en dehors de la Suisse,

il y a deux ans, je suis allé jusqu'à Barcelone en voiture pendant l'été. L'année passée, je n'ai été que presque jusqu'à Genève. J'ai été jusqu'à Nyon une fois. Mais autrement, je ne suis guère sorti du Valais, si je me rappelle bien. Je vais de temps en temps dans le Haut-Valais ou le Bas-Valais; mais les voyages un peu plus importants, je crois que ce sera fini maintenant. Quelquefois, je voyageais avec des confrères ou avec d'autres personnes et chaque fois avec un but précis. Par exemple, en Espagne, j'avais des gens que j'aimais bien et qui étaient contents de nous voir, à Barcelone. Et puis, avec les confrères, je suis allé à Madrid voir le Prado (...) et puis la ville magnifique — je ne sais pas si c'était à l'Alcazar — où il y a eu cette tragédie au temps de Franco lorsqu'il libérait l'Espagne des communistes. Il y avait son fils qui était pris par les communistes et par téléphone, le fils a téléphoné à son père "si vous ne vous rendez pas, je vais être fusillé." Franco lui a répondu : "L'Espagne vient avant notre vie personnelle; fais ton acte de contrition, prépare-toi à paraître devant Dieu." Et ils l'ont fusillé. *C'est historique*, c'est un épisode de la révolution d'Espagne. On a quand même joliment parcouru l'Espagne. Il y a des choses très intéressantes et il y a d'autres points de vue qui nous étonnent: par exemple, je ne soupçonnais pas que le centre du pays était désertique à ce point. Ça, c'est une chose qui m'a frappé. Les bords de la mer sont magnifiques et quand on va au centre, on est étonné d'un pareil désert. (...) Partout où j'ai été, j'ai trouvé partout très intéressant. J'ai été bien sûr en Italie, une dizaine de fois. On va voir surtout Florence et Rome, et jusqu'au bout de la botte. Là aussi, on fait des comparaisons parce que c'est très intéressant, c'est autrement que chez nous. En Italie, bien sûr, c'est infiniment riche au point de vue art religieux et profane aussi. (...) L'Italie, c'est un trésor. Si vous passez en Ombrie, par exemple, mais tout ces petites villes, c'est des bijoux. (...) A Athènes, c'était dommage, quand on s'est vu à trois mille kilomètres, on a un peu eu peur. On s'est un peu effrayé; c'était juste avant qu'il y a eu cette révolution des colonels, c'était juste à peu près à ce moment-là. Mais ils ont été d'une gentillesse! La police qui nous arrêtait, nous craignions un peu, mais ils ont été tout de gentillesse, ils nous ont indiqué hors d'Athènes pour trouver un hôtel au bord de la mer où c'était magnifique, en dehors du fourbi et pas trop cher. On avait pensé y rester une semaine, mais au bout de deux jours on s'est dit "mais, à trois mille kilomètres". On n'a pas osé rester, mais on s'est repenti après. En deux jours, on a presque vu l'Acropole et Corinthe par égard pour Saint Paul. Ensuite, on a pris le chemin du retour. (...) On a passé en vitesse au Pirée et tout ça ... on s'est repenti. (...) C'est très dommage, il y aurait eu tellement de choses à voir pour quelqu'un qui a fait des études. C'est au fond le berceau de notre civilisation. (...) En Yougoslavie, j'ai été voir un confrère. En Yougoslavie, le régime communiste, ils n'ont aucun droit, il ne peut pas enseigner hors de l'église. Le régime communiste est partout le même fondamentalement. Mais en Yougoslavie, c'est moins féroce, c'est moins féroce (...), le prêtre est

- 29) est réduit plus ou moins à l'impuissance. *Si je me souviens bien*, les gens peuvent venir pour les baptêmes ou pour les mariages, mais il n'a aucun droit d'aller dans les écoles, aucun droit d'avoir aucune activité en dehors de son église. C'est comme ça que j'ai compris. (. . .) Mais ça on connaît tout par cœur, le communisme c'est partout le même. Avec une différence que (. . .) la Yougoslavie est moins inféodée à la Russie, avec la Roumanie, c'est le seul pays qui offrira éventuellement une résistance aux Russes, mais l'esprit est le même quand même, il n'y a pas d'êtres humains, y a que des numéros, y a pas de liberté. Cette impression, autrement je l'aurais pas eue, avec nous ils ont été corrects comme tout; mais en parlant avec ce prêtre et avec ce qu'on connaît, j'ai pensé que c'est exactement la même chose. C'est comme en Chine, on dit que maintenant ils tuent moins, je crois que c'est vrai, mais le système est le même: "tu penses comme nous ou bien tu crèves". Au lieu de t'étrangler, on te laisse crever dans ton coin. Le système est le même, c'est partout la même chose avec des variantes, mais l'esprit est le même, y a plus d'hommes, y a plus que des robots. Et ceux qui veulent être des hommes, ils périssent en prison, ou écartés de tout (. . .) Mais si j'avais pas été trouver le prêtre le soir, j'aurais pas pu me rendre vraiment compte et je me serais dit : "est-ce que vraiment ils essaient de mettre un visage humain?" Mais alors, en parlant avec le prêtre,
- 30) j'ai dit oui c'est partout la même chose. (. . .) *Alors voilà pour ce voyage-là.* Et puis d'autres voyages qu'on a fait dans le temps, on en a fait joliment. J'ai été en Allemagne deux ou trois fois, jusqu'à Hambourg (. . .) c'était le centre de la pornographie. On a été voir, on était entre confrères, on avait l'idée d'aller jusqu'à Copenhague, c'était au moment où on parlait des communautés. On avait l'idée d'aller voir ça. Et puis on s'est arrêté à Hambourg et on a été dans un de ces centres porno, et le prêtre qui était avec moi, en ce temps, il était recteur à C , il a dit — il avait un document — "moi, je vais donner ça à mes soeurs de C pour qu'elles sachent ce que c'est le monde et l'immoralité, tout ce qu'on fait, enfin, *vous voyez*. (. . .) *Je sais pas, vous êtes jeune, mais vous avez sûrement entendu . . . tout le monde sait*
- 31) *actuellement ce qu'il y a dans ces rues porno, moi j'y ai pas été, je sais pas pourquoi*, voir ces rues où il y avait l'exposition des filles avec le tarif et tout. Après dans un centre où on a été il y avait les films porno et tout ça. Là, ils nous ont donné des documents. Alors, en revenant, l'abbé était avec moi, il a dit : "Moi, je vais montrer à ces sœurs, ce sont des éducatrices, il faut qu'elles sachent ce qui se passe dans le monde"; et puis après il a dit: "non quand même, c'est trop cochon, je n'ose pas montrer, quand même". On savait bien qu'il y avait de l'immoralité, mais on pensait pas à ce point. Maintenant, ça nous étonnerait plus, maintenant ça va venir chez nous, maintenant, tout est pourri, ça risque d'être partout. (. . .) Finalement, on a renoncé à aller à Copenhague, on a dit: "on a assez vu de cochonneries". On est retourné par la Hollande, on a été voir les "polders" ça nous a beaucoup intéressés.
- 32) *Alors nous, voyez on a quand même joliment tournqué. (. . .)*

Vous avez des contacts avec d'autres personnes en dehors de l'hôpital ?

En dehors de l'hôpital, j'ai quelques contacts avec l'un ou l'autre confrère

- 33) et puis alors je vais — *je ne sais pas si je vous ai déjà dit* — je vais régulièrement, une fois ou deux par semaine, dîner dehors. Souvent, je vais à Sierre parce que j'ai ma parenté et j'ai une ancienne servante où je peux aller quand je veux.
- 34) *Alors, vous voyez, c'est des contacts plutôt assez restreints*, c'est ma famille, c'est quelques connaissances et quelques confrères, autrement j'ai pas tellement, il m'arrive quand même d'aller de temps en temps, j'ai été la semaine passée dîner en ville à Sion, chez des connaissances. Ça arrive, *mais je n'ai pas* énormément de contacts parce que je suis plutôt, je crois, un peu solitaire — je pense — de tempérament, et que de caractère, je suis pas tellement sociable, je crois, dans ce sens que, qu'est-ce qu'il faut dire, j'ai très peu — je ne devrais pas employer ce mot, je le trouve tellement vilain — d'entregent. Je fraye pas tellement avec le monde. Je fraye là où j'ai à faire, mais autrement pas tellement. Je m'occupe beaucoup personnellement, j'aime un peu tout, j'aime lire et puis je lis assez sérieusement. J'aime un peu tout, quand je ne suis pas fort — je fais un peu de musique, du piano, je joue pas du tout bien, mais j'ai beaucoup de plaisir. Et puis, j'ai un peu de plaisir à toute chose, par exemple, je vais faire un petit tour dans les vignes, admirer le paysage, le jour et la nuit, je vais aussi la nuit regarder un peu le ciel. Je m'occupe beaucoup personnellement. Moi je pense que cela tient au caractère, et puis la vie qui nous aigrit un peu avec l'âge. C'est un danger auquel j'ai pensé à résister. J'admire les personnes de mon âge qui ont réussi à garder leur optimisme ou leurs illusions, je ne sais pas. On risque avec l'âge de succomber à cette tentation parce que forcément, la vie, elle est ce qu'elle est, et forcément, ça nous crée un peu des distances vis-à-vis du monde. Et je crois pas que c'est une qualité, c'est
- 36) plutôt un défaut, mais c'est la réalité. *Par exemple, disons, mon Dieu, ça je peux bien dire, c'est pas plus scandaleux qu'autre chose*, je n'aime pas les réunions officielles. Par exemple, moi, je suis appelé comme tout le monde aux réunions de prêtre du décanat, tout ça, mais j'abhorre les réunions, je vais pour ainsi dire jamais (. . .)
- Quand on était jeune, on avait un peu plus de contact, et puis on croyait un peu plus à la société. Alors, les choses officielles avaient plus de sens parce qu'on croyait davantage à l'idéal, à la justice et tout ça. Maintenant, on y croit encore, mais on sait que . . . l'expérience de la vie nous montre qu'en
- 37) réalité, l'idéal il faut le garder, *mais on se fait pas plus d'illusions, n'est-ce pas ?* Et je dis c'est dommage, moi je crois que c'est un des gros avantages de la jeunesse, c'est qu'il y a certaines illusions qu'il faudrait garder parce que ça
- 38) nous aide à continuer à travailler à la bonne cause, *je pense*. Et puis un peu il y a la fatigue de l'âge aussi: on croit à l'idéal, même qu'on voit tout le mal qu'il y a dans le monde, on voit aussi le bien, et les possibilités du bien, seulement on n'est plus en état de . . . mettre à l'œuvre, *si je peux dire*. *Par exemple, je sais pas si ça sort du sujet, mais moi j'aimerais beaucoup, par*

- exemple actuellement faire partie de cette œuvre "Amnesty". Moi, je serais cent pour cent pour ça, je serais jeune, je crois que j'écrirais chaque semaine, et ça je trouve qu'alors ce serait quelque chose d'important. Mais je ne me sens plus assez de courage. Je ne me sens plus assez de courage, j'écris tout le temps. Je ne réponds déjà pas, c'est peut-être scandaleux aux lettres de Nouvel-An, (. . .) je le faisais avant, ça, je crois vraiment qu'on devient fatigué, et on fait les choses nécessaires, mais on n'aime pas faire les choses qui ne sont pas strictement nécessaires. *Je ne sais pas, mais je pense que ce sera un risque pour chacun qui prend de l'âge, je suppose.*
- 40) J'ai eu un infarctus dans le temps, il y a vingt ans. Le travail à cinquante pour cent, c'est ma santé qui tient mieux. C'est sûr que matériellement, ça pose un problème dans ce sens. Les vivres sont coupés à moitié et tout renchérit et l'Etat, ça devient la ruine de la société, je trouve. Mais je touche l'AVS.
- 41) *C'est pour ça je dis, au fond, c'est pas pour me plaindre personnellement, ça va assez. Mais, en soi, moralement, moi, j'arrive pas à justifier la moralité de l'Etat. J'arrive pas à justifier.* Les impôts, je trouve normaux personnellement et je peux payer; mais il me semble c'est immoral ce qui se fait, moi je trouve l'impôt est juste mais comme on le fait maintenant, moi je trouve c'est absolument immoral. Par exemple, disons, si je prend au point de vue des célibataires comme moi, nous pouvons même pas, même plus prévoir ce que nous faisons de nos économies après notre mort. L'Etat a le droit de nous bouffer encore jusqu'au tiers. Alors si moi je veux laisser à une personne qui m'a servi et que j'ai pas pu payer et en justice à qui je dois laisser tout de même quelque chose, l'Etat vient encore poser la patte là-dessus et peut-être qu'il lui faudra payer dix mille francs pour avoir quelque chose que moi je veux lui laisser. Alors moi je trouve que c'est pour ça que les gens se jettent au communisme. Dans nos pays où on a la liberté, je trouve qu'on fait des choses dégoûtantes au point de vue fisc, je sais pas, moi c'est mon opinion à moi, je sais pas. Moi, je trouve immoral. Quand je te dis à la télévision, Monsieur Chevallaz qui disait qu'il y a de gros traitements d'employés fédéraux par exemple 500'000 francs et qui paient 250'000 francs d'impôts, je trouve les deux choses sont aussi scandaleuses qu'immorales. Que l'Etat aux frais de pauvres diables qui paient, parce qu'il y a beaucoup de pauvres diables qui doivent payer des impôts. Qu'on donne des traitements de 500'000 francs, c'est révoltant. (. . .) *Mais ça c'est des idées à moi!* Moi je trouve que c'est le grand mal de la société maintenant. Je m'explique comme ça que les gens aillent se foutre au communisme ou n'importe où. (. . .) *Par exemple, moi je savais pas qu'à Genève, les professeurs d'Université avaient cent vingt mille francs, mais c'est sorti dans les journaux, moi je trouve que c'est scandaleux ça, c'est scandaleux, ça, et puis c'est sur toute la ligne, c'est pour ça on crève.* Et moi, je dis pas personnellement pour me plaindre, mais combien d'autres qui ont moins que moi et que relativement à ce qu'ils gagnent, c'est atroce ce qu'ils doivent payer. Alors je trouve que là, c'est les points les plus

- 44) immoraux de notre société. *Mais comment ça se fait-il qu'aucun parti sur ça ne dit rien, tout le monde fait des tas de théories*, que vous preniez les
- 45) libéraux, les conservateurs, les socialistes, un tas de belles théories, *et sur ces points cruciaux qu'il faudrait là avant tout dire quelque chose, personne ne dit rien* (. . .) Il faudrait dire les plus hauts traitements peuvent aller de cinquante à septante mille et puis aucun traitement au-dessus. Je vois pas pourquoi un Conseiller fédéral ou n'importe qui, pourquoi il aurait sept ou dix fois plus qu'un manoeuvre. Qu'il ait deux ou trois fois plus, on comprend, ils ont beaucoup de frais aussi mais . . . moi je crois pas qu'autrement les gens ils se lanceraien comme ils ont fait dans le communisme, je crois pas. C'est parce qu'ils se disent: "Pire que ça, ça peut pas être". Alors, c'est malheureux, mais je sais pas . . . c'est pour ça, la société, moi je trouve qu'elle est invivable,
- 46) dans un sens. *Moi personnellement, j'ai tout ce qu'il faut. J'ai été économie.* *Oh, c'est pas de l'avenir, mais c'est pas du tout pour – tellement personnellement, enfin, ça me fait bien sûr personnellement aussi, disons, mais je me trompe peut-être, mais je crois c'est moins l'argent que le système qui me fait.* Moi, ça me dégoûte de donner encore maintenant mille francs pour la Défense nationale, ça me dégoûte. Si c'était pour donner à des pauvres gens, je crois que ça me ferait rien, mais alors . . . Et puis après, quand je pense, tout va d'après ça, la commune et l'Etat viendront avec cinq ou six mille francs d'impôts, ils sont fous de nos jours, moi je trouve dégueulasse !

Vous ne croyez pas davantage à l'égalité qui est prônée par le communisme ?

Ah non ! C'est encore pire. C'est ça le terrible de nos jours. L'atrocité du communisme, c'est que ces gens-là ils auraient eu raison sur un tas de choses, tout ce qu'ils disent, c'est parfait, c'est de l'Evangile. Mais ils ont toujours fait exactement le contraire que ce qu'ils ont dit. Chez les Chrétiens aussi ça arrive, mais alors systématiquement comme chez les communistes, nulle part. Ils ont que des belles théories qui sont chrétiennes, quoi de plus beau que d'être pour le peuple, la justice sociale, l'égalité y a rien de plus beau que ça. Mais systématiquement, ils ont fait exactement le contraire. Ils ont toujours prêché la liberté et étranglé les gens dès qu'ils ont eu les armes à la main. C'est comme chez nous, le jour où on rend les armes, on est perdu. Il faut tirer dessus quand ils demandent les armes, autrement on est perdu d'avance. Et le communisme, c'est la plus atroce des choses à cause de ça, parce qu'on a l'expérience de soixante ans maintenant (. . .)
 (. . .)

Le communisme, c'est pas un état, c'est pas une société, c'est, c'est plutôt un groupe de bandits qui forment une société mais qui tiennent en main un état. Alors, chez eux, les théories pour tromper les gens, ça leur sert de moyen, c'est très bien, mais le jour où ils veulent mettre leurs théories avec la pratique, ils se suicident. Personne veut être traité par des barbares et être traité comme du bétail qui n'a aucun mot à dire et aucune liberté. Personne veut ça. Le commu-

nisme peut pas faire autre chose que d'être une contradiction (. . .). Le jour où le communisme fait des élections libres, il est balayé. Ils ne peuvent pas se tenir que par le pistolet, le poison et l'élimination. Ils ne peuvent pas

- 47) autrement. *Et les gens . . . je comprends que le populo, qu'il faut bien le dire c'est pas beau le peuple; de tout temps, les gens qui ont réfléchi, ils ont hâï leur peuple, si on peut dire, humainement, parce que c'est pire que des moutons qu'on mène à la boucherie.* Quand on le voit acclamer n'importe qui, que ce soit des braves gens ou des bandits, que ce soit n'importe qui, et ils voient rien, *moi je comprends que* le populo il puisse croire que le communisme les aidera. Et surtout ceux qui sont très pauvres, ils se disent "on peut rien avoir à perdre". *Et je comprends qu'ils puissent être trompés.*

Mais tous les gens intelligents qui se disent communistes, marxistes ou populistes ou n'importe quoi, tous les gens intelligents, c'est des tricheries, ils savent qu'ils trompent le monde. Prenez comme Marchais, Berlinguer, je pense que c'est un homme intelligent, et tous ceux de Genève qui étaient des gens intelligents comme Nicole et celui qui est encore en vie, comment il s'appelle . . . Vincent. C'est des gens intelligents, faut pas s'imaginer qu'ils savent pas ce qu'ils font. Ils savent très bien ce qu'ils font, ils promettent tout et puis après ils nous étranglent. Comme ça. Ça a été fait partout. Il n'y a pas une seule exception, pas une seule. Alors c'est inouï qu'il y ait encore des gens qui semblent croire aux Russes et que les Américains et tout le monde pendant trente ans, ils font semblant de "détente" et tout ça, cette comédie qu'on peut jouer. C'est pour ça, moi je trouve la société invivable, on est dans une bande de fous. (. . .)

Moi, je crois à des types comme Monseigneur Camara et il y en a quelques-uns chez les chrétiens qui se rendent compte de ça. C'est pas l'alternative entre le communisme et le capitalisme. Actuellement, je ne sais pas moi si le capitalisme pourrait être mieux, moi je pense, mais comme il est en pratique, c'est pas possible, comme il est en pratique. Mais alors, il faut choisir entre les

- 48) deux, il faut prendre un autre genre; *mais quoi je ne sais pas, je ne suis pas assez spécialiste.* Moi, je verrais que le capitalisme puisse se corriger, mais il ne veut pas. Le fameux Ziegler qui a osé louer le Vietnam, mais celui-là, je ne sais pas s'il est intelligent, je me rends pas compte, mais je trouve, quel saligaud qui a osé louer le Vietnam, le Cambodge, ces régimes-là (. . .),

- 49) il faut avoir un drôle de culot, je trouve, mais . . . de Ziegler, *je me rends pas assez compte combien il est intelligent.* Autrement, ils savent bien ce qu'ils font ces gens-là quand ils louent le communisme, ils savent très bien ce qu'ils font. Et alors, il y a pas d'alternative communisme ou capitalisme.

- 50) Comme je dis, moi je crois *que* le capitalisme on pouvait corriger, en tous cas ça : supprimer les traitements scandaleux. Vous pouvez pas certains les toucher, par exemple les professions libérales, c'est difficile de toucher, mais vous pouvez toucher à un tas de secteurs qui dépendent de l'Etat de nos jours, ça fait la moitié au moins, tous ceux qui sont employés au cantonal ou au

- fédéral, qui nous tuent par leurs traitements scandaleux, ça ferait déjà des caisses remplies à l'Etat. Et tous ceux qui font partie de l'Etat, directement ou indirectement, comme la gendarmerie, et les enseignants qui sont payés de manière scandaleuse souvent, pas tous mais beaucoup *à mon avis*, alors là, vous touchez au moins la moitié, sinon plus. Là, on peut, tandis que c'est difficile de dire à un avocat ou à un médecin: "tu gagnes pas plus que tant". Mais dans les hôpitaux, qui sont des établissements communautaires, là on peut aussi quelque chose. Si on faisait déjà là où on peut, ça changerait tout. Moi, je verrais la correction du capitalisme dans ce sens, mais personne veut ça parce que presque tout le monde a quelqu'un de la famille qui est à la crèche et qui trait, *moi j'explique pas ça autrement, ça doit être ça.* (. . .)

Pour revenir à vous-même, est-ce que vous pourriez vous imaginer totalement à la retraite ?

- 53) Ah, oui, très bien. Le Bon Dieu m'a donné la chance de ne m'ennuyer jamais, sauf quand l'ennui est imposé par des personnes comme par exemple –
 59) *c'est bête ce que je dis* – l'attente chez le médecin. Autrement, je connais
 55) pas l'ennui. *Je comprends pas les gens qui parlent de "passer le temps".*
 Moi, je trouve au contraire qu'on vit pas assez. Moi, le peu de livres que j'ai, j'aurais pour lire pendant deux ou trois cents ans sans m'ennuyer, si le Bon Dieu me garde la vue. Et autrement, si je peux encore marcher, je serais à la retraite totale, je ferais encore des tours à pied, j'aime voir la nature, j'aime tout, j'ai de la chance pour ça; même là où je suis pas du tout fort, en architecture, en peinture ou n'importe, j'ai toujours le plaisir à voir;
 56) *j'ai mes idées, mais j'ai toujours plaisir à voir.* Si j'avais pas eu d'infarctus, je crois que j'irais encore maintenant faire du ski. J'étais pas fort pourtant, mais les joies que j'ai eues, c'était quelque chose d'extraordinaire. Et je suis content d'avoir profité quand j'étais jeune. La dernière année, c'était presque comme un pressentiment, j'étais au Val d'Anniviers, (. . .) je me demande si j'ai pas été vingt fois en haut tout seul jusqu'au Bec de Bosson. Je montais en peau de phoque, je dinais en haut, et après la descente, quelle splendeur. *Quand j'y pense maintenant, j'ai encore presque des larmes aux yeux.* Ça fait vingt cinq ans que j'ai dû renoncer à ça. Par contre, j'ai eu un dérivatif, une compensation: la voiture. *C'est curieux,* pour moi, la voiture, ça a été une compensation si on peut dire. A pied, je peux plus faire de grandes courses, la voiture, je l'utilise beaucoup. Maintenant, je l'utilise moins parce que je viens vieux, justement. Je la lâcherai peut-être dans une année ou une autre, je pense, mais elle m'a fait beaucoup de bien, la voiture, dans ce sens-là n'est-ce pas. (. . .) Alors, quand on vient complètement à la retraite, ce qui pourrait venir comme tout le monde, ce qui est dur, c'est le jour où on perd la vue ou bien le jour où on ne peut plus marcher, et je pense souvent maintenant, j'ai beaucoup de personnes âgées ici qui me donnent l'exemple, je me dis "Mon Dieu, si on est capable . . ." je dis quelquefois au Seigneur

"s'il vous plaît, donnez-moi d'être comme certains que je vois et qui à ce moment-là je les vois pleurer en silence, mais qui savent se taire et prendre courageusement la situation. Je sais pas comment on fera, si on vit. Ma retraite totale, je sais pas s'ils me l'imposeront, ce serait plutôt ennuyeux du point de vue de l'argent, moi je dois encore aider certaines personnes, c'est plutôt ça qui me fait.

Vous aidez certaines personnes en dehors de l'hôpital ?

- 59) *Oui, je sais pas si je peux le dire, c'est pas scandaleux, je peux peut-être assez le dire.* Quand j'étais à la dernière cure, il y avait une orpheline qui était parente par alliance avec ma servante. (...) Ils ont parlé après de la mettre dans un orphelinat. Et moi j'ai dit : remenez-la chez moi et puis on l'a gardée. Et maintenant, elle reste à Sierre chez ma servante et c'est chez elle que je vais chaque semaine. Et je voudrais l'aider encore, elle a dix neuf ans; alors je crois que j'aimerais encore l'aider pendant que je vis. Alors le point de vue argent, c'est là que ça me fait un peu . . . maintenant, on m'a déjà coupé la moitié de la retraite. Alors là, j'aimerais encore faire quelque chose et puis aussi pour ma servante, dans le temps on ne pouvait pas les payer, on n'avait presque pas de traitement, (...) Alors, je trouve qu'en justice, on leur doit quelque chose. Et c'est là que ça me dégoûte de penser que sur ce que je veux lui laisser, l'Etat bouffera encore le tiers. Je trouve ça dégoûtant. Et j'arrive pas à comprendre que les chrétiens que ce soient les pasteurs ou les prêtres ou les évêques, ils parlent pour rien sur un tas de choses, ils se lancent même à prouver des imbécillités comme l'objection de conscience et puis alors sur d'autres choses si vous devez dire à l'Etat: "c'est moral ce que vous faites?", alors là, personne ne dit rien.

Trouvez-vous que l'objection soit contraire aux Ecritures ?

- Oui, et c'est un faux problème comme la libération de la femme. Ça n'existe pas ça. C'est une seule chose encore qui est un peu juste, c'est le service militaire. Il y a une certaine justice là-dedans. Et puis, *ils mentent* quand ils disent que Dieu défend de tuer. Moi, j'ai fait mon service militaire, on ne m'a jamais obligé de tuer quelqu'un. Et le jour où il y a la guerre, les Russes qui viennent, eh bien, qu'on les envoie sans armes au-devant des tanks russes, s'ils veulent. C'est bête l'objection de conscience et puis ensuite c'est la traîtrise encore du communisme, de nous désarmer. C'est grave cette histoire. Et quand je pense qu'il y a quarante prêtres et pasteurs qui bêtement ont signé des choses pareilles. C'est un bien de tuer les Russes qui viennent. Qu'on défende son pays, ça ne pose pas de problème de conscience, on invente ce problème-là, c'est des inventions, c'est comme la libération de la femme, c'est des problèmes inventés de maintenant. Dans ce monde, il y a pas de justice complète, c'est impossible, on peut pas demander une justice complète, c'est impossible. Faut pas oublier, y a que Dieu qui est juste absolument.

- Et le chrétien peut par lui-même se faire une justice plus grande. Mais même autrement, les lois les plus justes, un Etat qui veut faire vraiment le mieux, il peut pas faire une justice complète, c'est impossible (. . .). C'est de l'utopie,
- 62) c'est impossible. *Prends par exemple* l'assurance vieillesse, il disait quelqu'un à la télévision, ça c'était de l'utopisme, il disait: "Mais ceux qui n'ont pas besoin de l'AVS, qu'ils ne la prennent pas. Et les caisses-maladies, qu'ils les paient eux-mêmes". C'est juste en théorie, mais l'homme il est tel qu'il est.
- 62) *Tu trouves pas* un homme riche, peut-être un sur un million, moi je sais pas, ça peut se trouver, je sais pas, qui a trop d'argent et qui dit " moi, j'ai pas besoin de l'AVS, je la prends pas ". Ou bien la caisse-maladie, tu trouves pas quelqu'un qui dit: "Moi, je paie mes cotisations, mais si j'ai besoin d'hôpital,
- 62) je veux payer même, je veux pas demander". *Tu trouves pas ça*. Et ça, c'est pourtant la justice déjà presque parfaite. (. . .) La justice humaine peut seulement aller jusqu'à un certain point. (. . .)

Et vous m'avez parlé des livres que vous lisiez . . .

- 63) Oui, là aussi, mon Dieu, on a des trésors en langue française. *J'ai jamais compris ceux qui* ont l'air de dire qu'ils ont encore plus en allemand ou en anglais. Y a dans toutes les langues des génies, mais en français on est gâté. Mon Dieu, moi je lis tout ce qui est bien écrit, ce qui est pas bien écrit, je suis incapable de lire. Ce que je lis par exemple c'est des auteurs qu'on a appris aux études et qu'on n'appréciait pas mais qu'on apprécie avec l'expérience de la vie, comme La Fontaine. Ces classiques que je lis volontiers, c'est La Fontaine — je trouve qu'avant on le comprenait pas et que maintenant on le comprend, on l'apprécie — et puis La Bruyère, cet honnête homme, ça on peut lire toute la vie si l'on avait le temps, on n'a pas assez de temps;
- 64) *et puis quelque chose de Molière, tout ce qu'il dit des femmes (rire), je pense que vous prenez pas ça en mauvaise part (s'adresse à l'enquêtrice)*, les "Précieuses ridicules", "Le malade imaginaire", il y a beaucoup de choses très intéressantes. Et puis alors bien sûr, on en a des quantités qui sont bien du point de vue écrits, même s'ils ne sont pas tellement bons autrement, comme Rousseau, ou bien, par exemple *cet athée qui écrit si bien*, maintenant il est mort: Gide, qui malheureusement est un athée, au point de vue moral et religieux il y a peu à prendre, sauf qu'il est honnête homme, et alors je pense qu'il fait moins de mal à cause de ça, moi je lis ça comme je bois un verre de "Malvoisie" de chez nous. Et beaucoup d'auteurs comme ça, moi je trouve qu'en littérature on a des richesses inouïes. On a tellement, tellement. Y avait Claudel, et puis Léon Bloy, ça été une révélation pour moi du point de vue religieux (. . .). *Même le Kaiser, qu'est-ce qu'il écrit bien, mais alors quel sale athée, il peut pas écrire une phrase sans baver contre la foi et contre Dieu, c'est dégoutant de ce côté-là. (. . .)* Mais je vais plus tellement acheter des livres. Si j'avais du temps, je vivrais deux cents ans, j'aurais de quoi lire.

- 66) *Par exemple Baudelaire, c'est pas bon au point de vue moral, mais c'est le pire.*
 Quelqu'un, je crois que c'est Dumas fils, qui a dit que si Baudelaire avait
- 67) rencontré un vrai théologien, il aurait été peut-être très brave. *Mais enfin,*
c'est des gens qui savent manier la langue. (. . .) On doit se limiter parce que
 la vie est trop courte. (. . .)

Vous me disiez lors du premier entretien que "humainement tout est perdu maintenant". Qu'est-ce que ça signifie ?

- Par exemple, des journaux aussi sérieux que le "Courrier", je ne sais pas si
 c'est Jeanne Hersch qui admet qu'il faut s'attendre à tout d'un jour à l'autre
- 68) on peut avoir les chars russes, n'est-ce pas. *Alors, dans ce sens, humainement . . .*
moi j'entends humainement mais alors en même temps je parle aussi en tant
que prêtre, par exemple, je trouve qu'il y a des crimes qui sont presque
 irrémissibles : moi je crois que ça excite la colère de Dieu par exemple les
 tueries d'enfants dans le sein de la mère, moi je vois ça comme une atrocité
 impardonnable, *mais comme je vous l'ai dit*, je ne condamne pas la femme
 individuellement mais le principe. Au lieu de faire des lois qui permettent
 d'aider les femmes suffisamment. Moi je trouve ça, c'est impardonnable. Ça
 crie vengeance au ciel. Ça risque de nous amener n'importe quelle catastrophe
 sur la terre. (. . .)
- L'irréligion officielle, par les Etats, c'est comme la tuerie des innocents. Pour
 moi, ça me semble des atrocités énormes. Alors actuellement, tout semble
 fait pour que nous échappions plus à une catastrophe universelle. (. . .)
- (. . .) On se demande pourquoi les gens ne vont pas voter. On sait bien pour-
- 69) quoi: parce qu'ils ont perdu confiance dans *la politique, faut bien le dire,*
c'est pas pour accuser, mais elle est sale; rien que par les traitements, moi
 je trouve qu'elle est sale (. . .) la politique, moi je ne suis pas pour parce
 que je ne vois presque jamais une politique chrétienne.
-

IV

Pour illustrer notre contribution méthodologique, nous avons considéré
 l'entretien ci-dessus comme un événement interlocutoire, comme un champ d'inter-
 actions indiquées, entre autres, par les expressions numérotées à gauche.
 La nature de ces indications ne fait pas ici l'objet de distinctions très rigou-
 reuses. Nous avons considéré comme telles des expressions aussi différentes
 fonctionnellement et formellement qu'une déclaration explicite sur l'identité (68);
 des tics de langage (2, 5, 7, 13, 38) qui peuvent marquer des hésitations, manifester
 des demandes, vraies ou simulées, d'approbation (opérations qui ne sont pas sans
 signification dans la dynamique de l'entretien); des énoncés qui introduisent une
 dimension réflexive dans le discours, une sorte de métaposition du locuteur (9,

12) qui commente lui-même ses propres propos (10, 32, 34), parfois pour ne pas en laisser le loisir à l'enquêtrice; des procédés qui disposent le discours en vue de la création de certains effets d'euphémisation (64), polémiques (19), etc. D'une manière ou d'une autre (qu'il ne relève pas de notre compétence de définir), ces propos peuvent être considérés comme des traces d'interactions et comme des indications sémantiques qui orientent l'interprétation suivant le principe de lecture proposé par Ducrot.

Ces marques de l'énonciation étant repérables du début à la fin de la transcription, on peut considérer que leur évolution reflète l'évolution des interactions dans la situation de l'entretien. On gagne cependant à étudier aussi ce dernier du point de vue des modèles interlocutoires dominants qui en émergent (et non pas seulement du point de vue d'une chronologie empirique et continue, quoique celle-ci soit parfois instructive). Ainsi, les expressions (1) et (2) de l'entrée en matière, première étape dans le déroulement de l'entretien, peuvent se lire comme la première tentative de différenciation des rôles et des identités déclarées, une façon de laisser entendre à l'enquêtrice qu'on la situe comme étrangère (43, 4, 18). Les quelques phrases qui suivent dans l'entrée en matière concernant les démêlés de la personne interrogée avec la femme de ménage, peuvent tout autant que (1) s'interpréter comme une représentation des rapports possibles avec ceux qui viennent du dehors. A ce titre, les excuses et les explications concernant son désordre intime relèveraient plutôt d'un avertissement adressé à l'interlocutrice, comme une façon de poser des limites avec lesquelles il faut bon gré mal gré composer pour que l'entretien soit possible avec une inconnue.

Rares sont les entretiens biographiques où un rapport interlocutoire s'instaure facilement. Pour que cela soit le cas, il faudrait que la personne interrogée impose d'emblée une règle du jeu de la communication qui distribue les places à la manière d'un jeu socialement très courant, "rôdé", usuel. Outre le fait que cette situation ne présenterait dès lors plus grand intérêt, il se trouve que, dans notre cas, la consigne de l'enquêtrice sur la "journée habituelle" passe pour une question trop personnelle du moment qu'elle est posée par une personne identifiée précédemment comme une inconnue ou une étrangère. Dans ce premier temps de l'entretien, malgré le tact de l'enquêtrice, le contexte est une situation socialement trop extraordinaire pour autoriser un discours sur soi, et donc la mise en place d'un dispositif clair. Séparant l'entrée en matière et le moment où s'impose un modèle relativement stable, on constate ici un moment de flottement dû à la tension que crée une question ressentie comme trop directe, la question portant sur le récit de la vie quotidienne. La personne interrogée y répond en se présentant à travers son rôle professionnel et d'une manière beaucoup plus impersonnelle que ce n'est le cas dans d'autres entretiens. D'où il découle que l'embarras manifesté à parler de soi (voir encore ailleurs: (35)) réduit la description d'une journée à celle d'un horaire de travail. Cette description est aussi interprétable comme une indication: c'est en tant que professionnel que la personne interrogée veut être entendue, en tant qu'homme d'Eglise. Cette préoccupation revient plusieurs fois dans l'entretien comme en témoigne le choix des thèmes

abordés (morale, état de la foi, etc) ou des formules explicites (68, par exemple). Cette longue diversion que constitue le récit de sa vie quotidienne peut donc laisser supposer que les moments d'absence de rapport interlocutoire "consistant", à n'importe quel stade de l'entretien,¹⁸ sont des moments d'adaptation que les personnes interrogées utilisent pour (re)négocier implicitement des contrats de parole, souvent pour anticiper des équivoques, dissiper d'avance des malentendus possibles (26, 37), prendre un contrôle minimum de la situation.

Si l'on revient à la position de notre personne interrogée, on constate qu'elle se présente comme inconfortable, divisée: bien qu'elle se veuille formellement tenue de se présenter en tant que professionnel, homme d'Eglise, ce qu'elle affirme de ses rapports avec le clergé (dont elle réprouve le laxisme, le mutisme, etc) la met dans une position difficile quant au statut de sa parole. Il suffit de se référer à la définition qu'elle en donne au moyen de formules (11, 14, 20, 21, 24, 44, 45, 60): je ne parle pas en homme d'Eglise parce qu'on me le demande, mais plutôt parce que les miens (les autres chrétiens) se taisent ou se fourvoient: "Ce qui m'épouante, c'est que personne dit rien". Ce qui se manifeste ici, c'est la tension dans laquelle sera prise sa parole: jouer son rôle, c'est mettre sa parole au service d'une institution qui à ses yeux ne mérite plus une telle allégeance (voir à ce sujet la crainte exprimée en (26)) et n'est peut-être plus disposée à garantir la légitimité de ses propos intégristes, énoncés précisément au titre du rôle qu'il s'attribue. En ce sens, ce porte-à-faux peut l'obliger à lutter contre une possible absence de légitimité de sa parole, ce qui est un fait notable pour quelqu'un qui manifeste autant son souci de légitimité (27, 47 à contrario), ce qui ne fait aussi que redoubler ses craintes d'être mal entendu.

Le dispositif mis en place à partir d'une situation ambiguë et insuffisamment définie (parler à une enquêtrice universitaire, étrangère, inconnue) peut très bien porter le nom de "prêche" ou de "sermon". C'est en fidèle paroissienne que l'enquêtrice doit désormais écouter ce sermon, assister à l'énonciation de la bonne parole dont personne n'ose plus se faire le gardien orthodoxe: "Et ça, allez voir leur dire, qui ose leur dire?". Peut-être est-il possible de mettre la dimension apologétique et polémique très forte de ce sermon sur le compte de la position divisée, du porte-à-faux de la personne interrogée, comme une sorte de réaction à l'incertitude qui pèse sur sa parole. Quoi qu'il en soit, prêcher c'est non seulement dire ce que personne n'ose dire, c'est se battre sur tous les fronts, contre tous les discours impies. Cette opération polémique qui consiste à se donner des repoussoirs (le relevé des traces d'interactions en comporte de nombreux: 16, 47, 55, 61, 63, 65, 66, 69, etc), à protester au nom d'une parole exemplaire (18), à s'indigner (15), à condamner (la violence du ton rapproche parfois cette condamnation d'une diffamation), cette opération peut passer pour une sorte de prise à partie de l'enquêtrice qui assiste

18 En fait, il n'y a pas vraiment d'"anomie interlocutoire" tant que la déontologie sociologique et universitaire propose et fournit un cadre formel; mais un cadre trop strictement formel peut très bien dissuader la personne interrogée de parler d'elle-même.

à un réquisitoire et doit se poser en interlocutrice capable d'évaluer l'importance de ce qui est dit, de prendre position dans le conflit imaginaire de la personne interrogée.

La possibilité d'une interlocution qui se forme dans un moment de "battlement" n'est donc reconnue qu'à travers la mise en place de ce modèle distributeur d'identités qu'on peut appeler le sermon, par lequel la personne interrogée donne à l'enquêtrice la possibilité de la reconnaître (quoique dans une position contestable). Du point de vue de la dynamique de l'entretien, cette prise de contrôle de la situation par la personne interrogée se traduit par un changement d'identité pratiquée ou redistribuée par le modèle, même si les identités déclarées restent les mêmes (ce qui nous renvoie au caractère ambivalent de la présentation de soi signalé plus haut): la façon dont la personne interrogée négocie ici sa présence, se présente et se fait reconnaître appartient autant à la présentation de soi par récit de vie que le contenu thématique de ce récit.

On peut remarquer, en suivant les questions posées par l'enquêtrice, que celle-ci s'efforce intuitivement de jouer sur l'incertitude ou les deux registres signalés par la position divisée de la personne interrogée; elle ne se prête apparemment pas tout-à-fait au jeu qui lui est proposé, elle n'entre pas tout-à-fait dans le semblant de cette fiction de la relation à autrui qui met en place un dispositif relationnel relativement contraignant. On a vu que la personne interrogée s'est mise dans une situation telle qu'elle doit parler contre son gré à la fois en tant qu'homme d'Eglise et en son nom propre. Il s'ensuit que les questions posées par l'enquêtrice prennent, à dessein ou non, l'aspect d'une manœuvre jouant sur ces deux types d'énonciation. On remarquera en effet que les interventions de l'enquêtrice consistent ici essentiellement :

- d'une part, à montrer à la personne interrogée qu'elle est écoutée, qu'elle est prise au sérieux (sinon approuvée), qu'elle a réussi à se donner une interlocutrice complaisante qui donne en retour des signes d'intérêt en réponse à des demandes comme celle indiquée par (12). Des signes de désapprobation manifeste rendraient le sermon et l'indignation comique ou grotesques et mettraient l'enquêtrice en position de porte parole des discours impies que la personne interrogée se donne comme repoussoirs. Le type d'écoute auquel l'enquêtrice est tenue laisse s'installer une apparente connivence entre interlocuteurs (dont on trouve des indications manifestes en (62, 64)), un semblant ou un quiproquo de l'"entre soi" qui autorise peu à peu la personne interrogée à quitter le ton officiel du sermon;
- d'autre part, à déplacer l'entretien sur le terrain de thèmes plus personnels, moins abstraits et idéologiques (53). Ce qui revient immédiatement, du fait de l'écoute attendue de la part de l'enquêtrice, à demander à la personne interrogée de s'exprimer en son nom propre, c'est-à-dire à se déplacer vers un autre dispositif interlocutoire. Les récits de voyage présentent bien, selon nous, ce déplacement — tout comme les thèmes abordés ailleurs, où se mêlent son rôle public et son existence privée — du sermon à la confidence.

Du point de vue de la distribution des identités qui résulte du recours à un modèle interlocutoire, ce jeu et ces déplacements ont pour effet de donner davantage de présence ou de place à l'enquêtrice. La fidèle paroissienne se double d'une jeune fille aux oreilles supposées délicates: il y a peu de différences dans ce contexte entre 'ce n'est pas à moi de vous le dire' et 'ce n'est pas à vous de l'entendre' (voir par exemple 64, 31). Les propos confidentiels prennent par moment un cours trop intime, parfois même gênant (36, 59). Ce déplacement a pour effet de créer une sorte d'indécision chez la personne interrogée; prise entre deux modèles interlocutoires (sermon et confidence), elle s'inquiète de ce qu'il faut dire, hésite à répondre (au nom de quoi ?) de ce qu'elle dit (48, 49), se préoccupe davantage de ce que l'enquêtrice souhaiterait entendre (12, 39, 42). A la parole qui se donnait pour exemplaire et polémique succède une parole confidentielle qui craint de paraître scandaleuse (36, 59). Le reste de l'entretien est un balancement entre ces deux types de parole, une oscillation dont on pourrait reconnaître une figuration dans la personne des écrivains cités à la fin de l'entretien, sortes de repoussoirs athées, mais admirés pour leur talent (65, 66, 67).

On le voit, la reconstitution d'une sorte de scénario de l'entretien présenté ici à titre d'exemple, la description des interactions et de leur signification permet de considérer un corpus sous un autre angle que celui d'une analyse de contenu classique, et donc de se donner des "faits" nouveaux à interpréter. Cette lecture ne prétend à aucune priorité dans l'interprétation des entretiens; elle ne prétend pas non plus épouser — surtout lorsqu'elle mobilise aussi peu d'instruments techniques et autant d'intuition — ce qu'il est possible d'en dire à partir d'une théorie de l'énonciation et d'une théorie du sujet. Mieux définies et finalisées, rapportées à un répertoire d'interactions pertinentes par rapport au projet du chercheur et systématiquement reliées entre elles, les indications retenues peuvent donner lieu à des développements utiles, comme on aura pu s'en convaincre, pour un savoir sur l'identité de l'autre qui ne se fonde pas uniquement sur ce qu'il dit de lui-même, sur ce que l'on sait de lui par ailleurs, mais aussi sur sa façon de négocier ce qu'il dit dans la situation de l'entretien.

